

Depuis elle a pour ainsi dire paru sur toutes les scènes du monde et sa renommée a suivi une marche ascendante.

ADAM MIZARE.

M. EDMOND LAREAU

La mort toujours cruelle et égoïste dans son choix, vient de frapper, encore une fois, le Canada-Français. Oui, car Edmond Lareau était une de nos plus belles gloires politiques et littéraires ; et le barreau canadien pouvait, à bon droit, se vanter d'avoir un tel homme dans ses rangs.

Après M. Chauveau, il fallait M. Lareau ; l'élève était digne du maître, et le jeune tribun avait mérité de paier avec le vieil orateur. Puis, n'étaient-ils pas, tous deux, littérateurs ? La mort a prouvé qu'elle cherche de préférence ses victimes parmi les hommes marquants et les esprits d'élite.

M. Edmond Lareau était natif de St-Grégoire-d'Iberville ; ses ancêtres, venus de France après la cession du Canada, en 1750, s'établirent d'abord à Chambly, joli village, assez considérable, bâti sur la rive ouest du Richelieu. Il avait fait son cours d'étude au collège Ste-Marie du Monnoir et était gradué des Universités Victoria et de McGill, où il était professeur de droit depuis 1876, date de son admission au barreau.

Ce fut un littérateur à la plume infatigable, il a produit plusieurs ouvrages dignes de mention dont les plus considérables sont *l'Histoire de la Littérature* et *l'Histoire du Droit canadien*.

La récompense semblait vouloir suivre le travail, et les électeurs du comté de Rouville l'avaient chargé de leur mandat à l'Assemblée Législative de Québec. Il avait les idées politiques de l'immortel L. J. Papineau. Cependant, son caractère indépendant, loyal et sincère, lui attirait toutes les sympathies de ses adversaires mêmes. M. Lareau n'avait que quarante-deux ans ; c'est bien tôt pour mourir !

Montréal vient donc d'éprouver une perte sensible, mais l'impitoyable mort qui en est la cause ne couvrira pas du voile de l'oubli cet illustre citoyen, ce bon père, cet excellent époux ; non, car le nom brillant d'Edmond Lareau est fait pour rester gravé dans la mémoire de chaque homme de cœur qui aime son pays.

On pourrait sur sa tombe tracer ces seuls mots qui résument toute une vie de citoyen modèle et vertueux : "Droiture et Loyauté".

ROD. BRUNET.

MEXIQUE

Mexico, au temps de la conquête de Cortez, était bâtie au milieu d'un grand lac, et communiquait avec la terre ferme au moyen de chaussées. Aujourd'hui, le lac est en partie desséché et le terrain, cultivé et planté d'arbres en certains endroits, forme ailleurs de vastes marécages. Dans la direction du nord-est une immense nappe d'eau peu profonde couvre encore le sol et reflète dans ses eaux bleues les cimes des montagnes qui entourent la plaine. C'est ce qui reste du lac ancien et qu'on appelle le lac de Texcoco, ville située sur ses bords. Vue d'un point culminant, par exemple d'une des collines au pied des montagnes, cette plaine de Mexico offre un panorama splendide, quelques-uns, les enthousiastes, disent : unique au monde. Au milieu de la verdure, les dômes et les clochers des églises de la capitale ; dans la plaine, les villages, les haciendas (fermes) ; au loin le lac brillant, les cimes découpées de l'immense cercle de montagnes que dominent les deux pics plus blancs que l'argent du Popocatepetl et de l'Izticihualt, toujours couverts de neige. Puis, encore d'autres lacs, des arbres, de la verdure. Plus près, la colline de Chapultepec, ombragée d'un bois splendide et portant à son sommet l'ancien palais des rois aztèques transformé en "résidence présidentielle" et en école militaire. Sur les premiers gradins de la chaîne, la jolie petite ville de Tacubaya où les "citadins" vont jouir de l'ombre, de la fraîcheur que donnent des eaux abondantes et d'un air plus pur que dans la capitale.

Ce paysage sous un ciel toujours bleu, et à cette époque de l'année, sans pluie, sans vent, sans orage,

éclairé par un soleil brillant et chaud, donne l'idée de ces printemps perpétuels attribués à l'Orient.

Hélas ! (faut-il dire hélas !) les deux pauvres missionnaires, occupés du matin au soir à parcourir les rues de Mexico, ne peuvent guère jouir de ces beautés de la nature entrevues seulement du tramway qui les envoyait à Tacubaya faire des visites intéressées en faveur de leur mission. Aussi, si ces descriptions sont incomplètes et très imparfaites, ce n'est pas tout à fait de leur faute. Si jamais ils ont des vacances, ils pourront vous envoyer des peintures mieux étudiées de la campagne mexicaine. Pour le moment, ils ne peuvent guère vous parler que de la ville.

Celle-ci forme un grand carré plus ou moins régulier percé de part en part, d'un côté, par les *avenidas* (avenues) qui se dirigent de l'est à l'ouest et d'un autre côté par les *calles*, rues qui vont du nord au sud. On a voulu imiter ici les villes de l'Amérique du nord bâties "en damier" et c'est tout récemment qu'on a donné aux voies urbaines ces noms d'*avenues* et de *rues*, distinguées par des numéros. Mais tout le monde emploie l'ancienne dénomination qui comprend beaucoup de noms de saints.

Mexico comptait autrefois un grand nombre d'églises, de chapelles, de couvents ; depuis la suppression des Ordres religieux, ces couvents et collèges sont devenus des casernes, des musées, des écoles gouvernementales, etc.

Maintenant encore la ville est dominée par bon nombre de clochers et de dômes qui, comme les églises, se ressemblent tous et appartiennent à ce style espagnol du temps des descendants de Charles-Quint, style plus ou moins grec, à plein cintre, tympans, colonnes, surchargé de dorures, d'ornementations parasites. Quelques rétables feraient la joie d'un Espagnol du XVII^e siècle ; c'est le triomphe du fouillé, du tourmenté, du guilloché. Mais si les détails fatiguent parfois la vue, il faut reconnaître que tous ces dômes massifs et ces tours carrées donnent un aspect monumental à l'ensemble de la ville. La cathédrale est d'un effet grandiose, vue de la place immense qui s'étend devant sa façade. Le *Palacio*, qui forme à lui seul un des côtés de cette place, ne mérite pas le titre de monument, à moins que ce ne soit pour son étendue.

Les hôtels et maisons particulières n'offrent rien de remarquable extérieurement. Elles n'ont en général qu'un seul étage en raison du peu de solidité du sous-sol et de la crainte des tremblements de terre. L'intérieur de ces maisons, qui sont spacieuses, rappelle les habitations arabes avec leur cour entourée de galeries, décorées d'arbustes et de fleurs, et leurs terrasses à l'orientale. Outre la place *Del Palacio*, Mexico est fière de posséder son *Alameda*, promenade plantée de beaux arbres et sillonnée d'allées où la belle société vient se pavaner le dimanche en écoutant les musiques militaires.

Les rues les plus fréquentées, les mieux tenues où se trouvent les beaux magasins, les grands hôtels sont celles qui unissent ces deux places. En s'éloignant du centre de la ville, dans les *barrios*, on trouve les quartiers habités par la classe pauvre, des maisons qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, des rues point ou mal pavées, des ruisseaux ou des mares d'eau croupissante qui dégagent en paix des miasmes infectes. Rien de plus semblable aux quartiers excentriques du Caire ou d'Alexandrie.

(Extrait d'une lettre des RR. PP. Gallen et Terrien).

LES SALLES D'ARMES A MONTRÉAL

NOTES HUMBLEMENT DÉDIÉES AUX AMATEURS D'ESCRIME

J'étais à feuilleter quelques brochures l'autre jour, cherchant un renseignement quelconque, lorsque certain passage de *l'Histoire de Montferrand*, par Benjamin Sulte, me fit songer à donner une liste aussi complète que possible des professeurs, ayant enseigné publiquement l'escrime et tenu des salles d'armes à Montréal.

Voici le résultat :

Selon toute probabilité, il n'y eut pas de ces sortes d'écoles avant l'occupation anglaise, du moins l'histoire n'en fait pas mention que je sache. La

première dût être celle que signale notre historien populaire dans ces lignes :

"Après la signature de la capitulation de Montréal, le 8 septembre 1760, les troupes françaises furent embarquées pour retourner dans leur patrie, mais les soldats qui optèrent en faveur de la colonie, eurent la permission d'y demeurer. L'un de ces derniers, Joseph Montferrand, (1) se fixa à Montréal et ouvrit une salle d'escrime qui fut bientôt très fréquentée. La taille imposante, la force herculéenne, l'adresse de ce maître d'armes le mirent en réputation. La légende rapporte que, célébrant le premier jour de l'année en nombreuse compagnie, à l'hôtel des Trois-Rois, il s'éleva une querelle entre lui et plusieurs convives. Les épées sortirent du fourreau. On était encore si près de la guerre de sept ans que la rapière et le fleuret étaient bien portés. Les militaires anglais voulurent contraindre Montferrand à se tenir tranquille. Il les chargea avec fureur et fit maison nette". (Benjamin Sulte).

Bientôt cependant, sous le régime anglais, l'épée fut remplacée par la boxe, et il s'écoula un assez long espace de temps, durant lequel, l'escrime semble être devenue le privilège exclusif des troupes anglaises.

Enfin paraît Guillemain qui fonde une salle d'armes au coin des rues Coté et Vitruv. Un ou deux ans après, il est remplacé par Ghidone. Puis vient Combe dont la salle fut d'abord Côte Saint-Lambert, ensuite rue Notre-Dame près de la Gare Dalhousie.

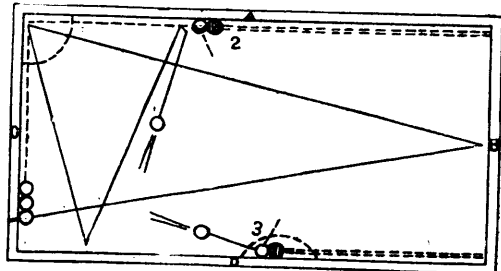
Vers le même temps Vandamme ouvre une autre salle. En 1882, David Legault, commandant actuel de la garde du palais archiepiscopal et de la garde indépendante Salaberry, fonde son école devenue si prospère que l'apathie des Canadiens pour cette science semble vaincue.

Joseph Comte, dont le MONDE ILLUSTRE a publié dernièrement le portrait et la biographie, clôt la liste pour le moment.

E. Z. MASSICOTTE.

7^e COUP DE BILLARD

COMPOSÉ PAR LE PROFESSEUR VIGNAUX



TROIS RENCONTRES FACILES

Fig. 1.—Bille 1, attaquée avec douceur et vitesse au besoin, légèrement à gauche, choque la 2, va toucher la bande B et revient dans le cercle pointillé tracé au coin des bandes A, D, pendant que

B. 2, choquée fin et restée immobile, a transmis automatiquement l'impulsion reçue à

B. 3 qui, suivant lentement la bande D, se rend dans le cercle pointillé A D, où doit avoir lieu sa rencontre avec B. 1.

NOTA.—Ce coup n'est jamais sûr, mais le massé serait plus difficile encore.

Lorsque la bille 1 est trop détachée de la bande ou trop loin de la bille 2 pour atteindre aisément et sans effet la bande B, elle doit choquer la 2 de façon à toucher la bande A vers le milieu, puis les bandes B, C. En un mot, on joue un coup de quatre-bandes comme si la 3 était déjà dans le cercle pointillé A D, où elle se rend encore.

Si la B. 3 arrive trop tôt, c'est qu'on a joué trop fort ou trop plein sur 2 ; si elle n'y arrive pas, c'est le contraire.

Fig. 2.—B. 1, attaquée avec assez d'énergie, coup un peu assommé, léger effet à gauche, choque B. 2 et bandes A, C, et revient dans le même cercle A D, pendant que

B. 2, choquée, s'est un peu éloignée de la bande, après avoir transmis presque toute l'impulsion reçue à

B. 3 qui suit bande A, bat celle B et revient dans le cercle A D, où elle doit rencontrer la B. 1.

Fig. 3.—Position analogue à la précédente, sauf que la bille 1 est plus près de la bande. Dans ce cas, il faut l'attaquer énergiquement en tête, de façon qu'elle reste contre la bande C, à la place de la B. 2, où elle attend la 3, qui vient la retrouver dans le cercle pointillé.

B. 2 s'éloigne comme dans la figure 2.

(1) C'est le grand père de Jos Montferrand, l'athlète canadien.